

Paul Poggi

## Seul face à la société (Man vs Society)

*Être-seul, souvent évoqué comme une capacité, lorsqu'elle implique notamment : d'être capable d'être-seul avec les autres. C'est ce qui semble faire réagir Jonathan.*

*Néanmoins lorsqu'il s'agit d'une autre relation à la solitude, celle d'être seul face au dispositif tel que Michel Foucault l'emploie, n'est-ce pas une nouveauté ? Une relation dématérialisée, désincarnée et massificatrice ; dans laquelle le sujet, face au dispositif social, est irrémédiablement enjoint de se soumettre. Se soumettre face à ce discours moderne qui n'est plus qu'une injonction culpabilisante contre laquelle la défense paranoïaque semble se répandre.*

**Òme siás solet** (1989) – Alan Pelhon  
(Coma una mùs'ca, 1989, Z'édicions)

« *Òme siás solet  
Pòdes faire de guinhas tant que vòles  
Ti virar d'aquí o d'aià  
Òme siás solet  
Solet a t'esquiçar la tèsta  
Sus li arzilacs* »

### LIMINAIRE POUR ÊTRE SEUL

**A**près ces quelques vers du poète niçois Alan Pelhon (1946-1994), il nous faut alors venir à cette question : « Qu'est-ce que c'est que l'être-seul ? »

*Être-seul*, semble tout d'abord avoir été traité du côté de l'incapacité à la capacité à *être-seul*... Oui, mais ensuite ?

C'est alors *face à l'Institution* que cet *être-seul* va nous intéresser, dans la mesure où il va être question de la confrontation du sujet. Le confronter à une altérité et dans ce que nous développerons à l'Autre *Social*.

Pour la psychanalyste Catherine Audibert dans la préface de deux articles de Donald Winnicott (1896-1971) dont *La capacité d'être seul* (1958), c'est interroger « *l'aptitude à être seul psychiquement, tout en ne l'étant pas physiquement...* »<sup>1</sup>.

Finalement cela reviendrait-il pas à dire : « *Être-seul au milieu des autres ?* »

### REVENONS ALORS À NOTRE SUJET, CELUI D'ÊTRE-SEUL AVEC LES AUTRES

Pour Jonathan qui a 14 ans, c'est un problème ! Il a un long passé institutionnel et de prise en charge dans le médico-social. Il est présenté, *dixit* les

<sup>1</sup>Winnicott Donald W., *La capacité d'être seul*, Payot & Rivages, 2012 : Paris, p.11.

rapports anamnestiques :

- d'une part comme : « *instable, agité acceptant mal les contraintes* », « *pouvant aller très loin sur le plan du conflit* »,

- et d'autre part, il dénie un problème d'encoprésie, ce qui ne manque pas d'en faire la risée des autres jeunes adolescents. Ce qui attise également les conflits !

Il viendra plus, ou moins régulièrement, en suivi psychologique durant un an. C'est cependant après une bagarre qu'il me sera amené durant cette année de suivi. En effet, dans des moments d'agitation intense, les bagarres et les insultes ne manquent pas de fuser. Jonathan généralement, n'assouvit pas sa pulsion à moins d'y être contraint. Il ne s'arrête pas, « *il ne redescend pas !* » comme me disent les éducateurs.

Il est comme convoqué par un état second où toute tentative d'interaction, il l'a perçoit comme agressive. Le regard des autres est persécutant et le remet immédiatement dans un état d'agitation débordante.

« Éducativement » il convient alors de l'isoler afin de le contenir et de le protéger. Mais cette fois-là, semble être : *la fois de trop !* Puisqu'il s'en prend à l'éducateur. Au bout d'un moment, calmé, comme il est l'heure de notre rendez-vous il se présente.

Il tient à m'expliquer ce qui s'est passé. Durant une partie de « foot » avec ses copains son coéquipier ne l'a pas suivi. Il est allé dans les « cages de foot », il a fait autre chose et Jonathan va utiliser cette métaphore : « *Il m'a laissé tomber... je me suis retrouvé seul !* ». Il regarde fixement, il est très angoissé lorsqu'il utilise cet « *être-seul* ». Il s'est retrouvé seul au milieu des autres et cette situation il ne l'a pas supporté... Il n'a pas *su porter* cet *être-seul* en présence de l'autre. C'est cette angoisse qu'il décrit comme ayant déclenché sa colère, lorsqu'il s'en prend à l'autre menaçant. Une colère et une agitation durant laquelle rien ne peut faire cesser l'excitation de ce moment.

Chose étonnante, depuis quelque temps, Jonathan vient souvent en entretien et il s'endort sur le divan. Bien sûr, évoquant une fatigue, il s'abandonne au sommeil dans une solitude béate pour laquelle l'*être-seul* permet de faire disparaître quelqu'un par sa propre présence. Voilà qui peut être un nécessaire savoir-faire avec les autres !

« Ce n'est pas le conflit psychique qui domine dans l'inconscient du patient, mais la crainte du chaos interne que l'éprouvé de solitude pourrait engendrer, entraînant une désorganisation psychique qui rendrait la cure impossible ou inutile. »<sup>2</sup> (Audibert, 2012).

2 Ibid. p.25-26.

Donc être-seul que ce soit chez Donald Winnicott ou chez Catherine Audibert c'est une aptitude dont nous nous révélons capable, ou pas, en fonction de son autonomie affective. Un *être-seul* en présence de quelqu'un afin de servir à l'édification de la personnalité.

Par la suite, le questionnement qui sera le nôtre considérera cet *être-seul* en présence des autres. Plus précisément un autre à considérer en tant que mandant de l'institution.

C'est quoi être seul ? Sommes-nous seuls ? Comment peut-on être seul ? Comment peut-on être seul avec les autres ? Suis-je seul dans l'univers ?

ÒME SIÁS SOLET... FACI A LA SOUCIETA

Interrogeons à notre tour cette « solitude » dans ce rapport intrigant « *le Sujet face à l'Institution* ». Un rapport qui pourrait se décliner dans toute une série d'équivocité allant jusqu'à sa *nullibité*, c'est-à-dire « *ce lieu de nulle part de la lettre, autrement dit ce qui manque à sa place* » (Hasenbalg Virginia, ALI, 2012).

3 Lacan J., *Séminaire XIX - ...ou Pire*, Leçon VI du 8 mars 1972.

Si notre hypothèse nous la tirons de la leçon de Jacques Lacan du 8 mars 1972, du séminaire... *ou Pire* : « *que de l'Autre, on en jouit mentalement*<sup>3</sup> » (Lacan, 1972). Une expression qui résonne comme une négation de la jouissance sexuelle, c'est pour appuyer une autre hypothèse que maladroitement nous érigerons en postulat, c'est que : *tout est là !*

C'est-à-dire lorsque l'on formule : *le sujet face à l'institution* ; c'est aussi l'écrire :

le su-jet face à l'institution ;

le su jet face à l'Un situ - tion ;

Où l'Un, nommé par Lacan comme un ensemble qui est divisé, entre « *l'unair* » de l'identification, de l'être, et, « *l'unien* » qui fait exception à l'ensemble, qui ek-siste. C'est alors une assertion où l'Un, nous dit Lacan : « *reproche de n'être d'Un entre autre* » dans la relation analytique ; mais toujours pour Lacan<sup>4</sup> c'est aussi, *et avec*, l'analyste qu'il « *voudrait être le seul pour que ça fasse deux* »<sup>5</sup>. Voilà ce que nous chercherons à étendre dans la relation à ce nous avons évoqué comme le mandant de l'Institution.

4 Lacan J., *Séminaire XIX - ...ou Pire*, Leçon VII du 15 mars 1972.

5 Ibid.

Mais poursuivons notre écriture (avec beaucoup de guillemet) « *bris-séenne* », c'est aussi :

l'insu jet fasse à l'in-situ - tion ;

l'insu jet fasse à l'in-situ scion ;

Où se mélangent maintenant le « *su* » et « *insu* » ! Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est du « *Savoir* », dont il est question. D'un savoir qui ne serait pas du *sans-blanc* au sens où il est jeté « *In situ* », c'est-à-dire à sa place habituelle. Un savoir qui est là parce qu'il y a toujours été. Et si nous passons cette fois à la leçon suivante du séminaire... *ou Pire* du 15 mars 1972 ; ce *Savoir*, peut-être qu'il s'enseigne, mais surtout il se formule « *...mais ce qui se transmet, c'est la formule.* » : C'est-à-dire qu'il se transmet un lieu ou la relation s'écrit.

6 Ibid.

En cela, le sujet est *face* certes, mais c'est aussi qu'il *fasse* [f a s s e] à l'institution. C'est-à-dire face à un discours, celui de l'institution, un discours qui n'est d'abord qu'une pensée, une pensée par quelqu'un d'autre : « *rien de ce qui se pense n'est que pensé par quelqu'un* »<sup>6</sup> dira Lacan en 1972 en reprenant le philosophe irlandais de l'immatérialisme George Berkeley (1685 - 1753).

Que peut alors le sujet hypothétique, *fasse* (qui est pris au sens de « *puisse faire de...* »),... donc *fasse* à ce discours ?

Autrement dit que peut-il en faire si ce n'est aussi ne pas en jouir ? Certes cela c'est pour le psychanalyste ! Car finalement, s'il en jouit dans ce rapport entre les discours c'est là que les problèmes arrivent !

Il en jouit, peut-être est-ce là que la folie guette ?... Et nous verrons en quoi !

Enfin il reste (et il y a toujours un reste), le *scion* qu'il soit celui-ci *scion* [s.c.i.o.n] ou celui-là : *sion* [s.i.o.n], étymologiquement c'est un *rejeton*.

Le rejet d'un arbre qu'on plante en terre, c'est une jeune branche destinée à être greffée. Un Savoir quel qu'il soit, un rejeton donc un re- « jeté » de sa place habituelle parce qu'il manque à sa place (n'est pas cela la nullibité) pour être greffé ailleurs, resurgir, de surcroît ailleurs là où l'on ne l'attend pas !

N'est-ce pas alors cela, de ce rapport du *Sujet face à l'Institution* ?

Le rapport qu'entretient le Sujet à son savoir et à celui de l'Institution ?

En cela nous pouvons remercier Jean-Pierre Brisset (1837-1919) qui a été présenté ici il y a de temps et mon inspirateur personnel Bobby Lapointe (1922-1972).

#### FACE À UN DISCOURS QUI REND FOU !

Si, maintenant de se rapport du *sujet face à l'institution*, nous le décalons encore un peu ; parce que l'Un, est un rapport impossible mais émerge néanmoins du « rapport » des discours nous dit Lacan :

« il [Un] est impossible de le mettre en rapport avec quoi que ce soit hors la série des nombres entiers. Bien sûr ceci ne survient, n'arrive, ne surgit, qu'à la fin d'une longue élaboration de discours. »<sup>7</sup>

7 Ibid.

Alors, un des discours, dans ce rapport, sera celui de l'Institution, si tant est qu'il existe un *discours institutionnel* ?

C'est-à-dire une *pensée-ailleurs* produite par un autre et qui s'adresse à tous. Un discours qui bien qu'institutionnel a valeur discursive sans avoir forcément de valeur juridique mais éventuellement prépare le discours juridique.

Or la modernité, nous confronte constamment à ce discours. Aujourd'hui il est devenu le lieu du « continu », d'un « flux » continu qui « bombarde » en permanence le Sujet. Un discours institutionnel, non sans rappeler celui du capitaliste puisque le produit cherche à n'être que jouissance. Une production imaginaire de jouissance serait produite de ce flux du discours institutionnel. Nous pourrions évoquer deux exemples de ce discours institutionnel auquel l'individu est confronté en permanence, ou plutôt du processus de diffusion de ce discours dont la permanence du flux est omniprésente.

Le premier serait donc la « permanence » avec comme exemple les chaînes d'information en continue. Un exemple flagrant où même, si rien n'est à annoncer, et rien n'est à dire, l'essentiel est d'occuper l'espace afin de maintenir le flux du discours. Nous avons alors bien un lieu dont la vocation est de permettre le passage du continu.

Le second exemple, serait celui de la « dématérialisation ». Une dématérialisation qui littéralement reviendrait à ôter la matière et dans notre exemple consisterait à ôter la matière humaine. Regardons le fonctionnement des administrations qui *dématérialise* de plus en plus la relation humaine vers un flux qu'est internet. La France est devenue en quelque année la championne de la dématérialisation de l'administration.

La relation à l'autre devient alors, sous prétexte d'un traitement efficient (c'est-à-dire le rapport du coût sur l'efficacité), à être considéré comme « dangereuse ». Dangereuse pour celui qui se retrouve derrière le « guichet » mais tout aussi dangereuse pour celui qui se retrouve devant. Toutes les admi-

nistrations semblent aujourd'hui munies de leur petit panneau d'information sur les risques encourus par les usagers en cas d'agression sur les agents d'accueil.

Et nous pourrions même nous interroger si aujourd'hui, les lieux « d'accueil », quels qu'ils soient, ne sont pas devenus les derniers bastions, pris d'assaut comme les ultimes lieux de parole... Alors que la « médiation » elle, n'a jamais été aussi présente dans les champs professionnels et notamment entre professionnel et usager.

Le sujet est alors seul face à ce discours (qu'il soit devant ou derrière le guichet) ou deux possibilités semblent s'offrir à lui. D'une part, tenter de le *retenir*, le discours, pour le contenir ou d'autre part, se laisser *traverser* par ce qu'il est, une pensée ailleurs qui l'influence, ou pas.

*Retenir* se discours, l'ultime stade anal, c'est prêter au discours un tel crédit que s'il y a du sujet, il se retrouve confronté à la masse (de l'information, du flux, du continu...). Finalement l'individu se retrouve dans une confrontation objective et de fil en aiguille en place d'objet du discours institutionnel. L'individu est confronté, mais également amalgamé, dans une relation *massifiante*. Il est alors face à un discours qui teint peut-être plus de ce que Michel Foucault (1926-1984) évoque comme *dispositif*.

C'est-à-dire :

« Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques<sup>8</sup> » (Foucault, 1977).

Mais le dispositif, c'est aussi de « *la nature du lien qui peut exister entre ces éléments hétérogènes* »<sup>9</sup> qui est interrogant car de cette relation elle est : « *un élément qui permet de justifier et de masquer une pratique* »<sup>10</sup> précise Foucault. C'est également, tout en répondant à une urgence, chercher à contrôler et devient conclut Michel Foucault : « *le dispositif de contrôle-assujettissement de la folie, de la maladie mentale, de la névrose* »<sup>11</sup>.

Qu'en est-il alors du sujet qui se retrouve à faire face à ce dispositif et ce discours massificateur qui cherche à assujettir, ce *bio-pouvoir* foucauldien ?

Il est, le dispositif, ce qui vise à « gouverner » les populations et les conduire en tant qu'ensemble vers un bien. Cependant, l'individu est toujours dans une confrontation. Il reste confronté à des relations de pouvoir qui constituent le dispositif.

Il y a alors, peut-être une autre approche, plus subjective celle-ci, dans cette confrontation. Une visée qui consisterait à se laisser traverser par ce discours institutionnel, ce dispositif, pour *résister* ; et cela que le discours institutionnel nous influence ou pas. La résistance du sujet au discours institutionnel n'implique alors pas de tenter de le bloquer mais bien au contraire de se laisser *traverser*. N'est-ce pas là, la question de la *subversion du sujet* ? C'est-à-dire subvertir ce discours institutionnel, le dispositif, plutôt que tenter de le *retenir*.

8 Foucault M. Entretien avec Colas, D. Grosrichard, A. Le Gaufey, G. Livi, J. Miller, G. Miller, J. Miller J.-A. Millot, C. Majeman, G. : Le jeu de Michel Foucault In *Ornicar ?*, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93.

9 Ibid.

10 Ibid.

11 Ibid.

Justement, être seul face à ce discours institutionnel n'est-elle pas là, la folie de croire qu'il peut être retenu ? La folie de se mettre en position d'objet certes, mais aussi dans une perspective de dialectisation avec un discours *ab-surde* tel que Zaineb Hamidi a pu l'évoquer il y a quelques années en parlant d'*ab-surdité* ? C'est-à-dire ici, face à une « *surdité* » du dispositif ?

En effet, le discours institutionnel n'invite-t-il pas alors à la déresponsabilisation subjective de ce rapport au social. Un événement devient « forcément » la cause de quelqu'un ou de quelque chose. Le sociologue et philosophe Jean Baudrillard (1929-2007) ne décrit-il pas ainsi une société de l'*obsène* qui s'appuie sur le prima de l'objet dans *Les stratégies fatales*<sup>12</sup> en 1983 ? Une situation paradoxale dans laquelle la recherche de responsabilité (pourvu que ce ne soit pas la sienne) est sans commune mesure avec l'évènement !

« Parce qu'il n'y a plus de sujet responsable, chaque événement, même minime, doit désespérément être imputé à quelqu'un ou à quelque chose – tout le monde est responsable, une responsabilité flottante maximale est là, prête à s'investir dans n'importe quel incident »<sup>13</sup>.

12 BAUDRILLARD Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983 : Paris.

13 Ibid. p.41.

Une fois de plus, n'y a-t'il pourtant jamais eu autant de médiateur face à ce discours ?

L'individu seul, est alors confronté à une pensée-ailleurs qui, si elle ne va pas dans son sens, ne peut-être que remise en question. De ce point de vue là, il n'y a alors plus de vérité du sujet. Or cette réaction n'est-elle pas ce que l'on peut observer dans les formations réactionnelles qui commencent par « *on m'en veut !* » jusqu'à « *on complotte contre nous !* »... Bref une paranoïa qui se généraliserait, véhiculé à la vitesse de l'internet. Que dire des théoriciens du complot qui sont légions ! Ou bien les réactions anxiogènes qui ne se font pas attendre. Prenons l'exemple de cette nouvelle mode (pas si nouvelle que ça !) du « *survivalisme* » qui part du postulat de l'effondrement inévitable de la société, de l'économie, des ressources, de la culture... et pousse à s'organiser afin de préparer cette nouvelle dépression. Rien n'est finalement très nouveau si tant est que la vitesse de diffusion est incomparable avec l'histoire de l'humanité. On observe ainsi chez un auteur comme Piero San Giorgio dans son manuel « *Survivre à l'effondrement économique* » (2011). Un enchainement désincarné de fait, ajouté les unes aux autres et dont l'issue laissée en perspective c'est la « barbarie ».

Le lien social semble alors attaqué par cette modernité qui dit la défendre. Il est alors intéressant de reprendre à ce sujet l'article du philosophe Giorgio Agamben, *Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie*<sup>14</sup> dans *Le Monde Diplomatique* de Janvier 2014, dont l'analyse finalement montre comment cette réactivité événementielle devient liberticide et donc tout aussi persécutante que ce que l'on cherche à défendre. La boucle est bouclée !

14 Agamben Giorgio, Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie In *Le Monde Diplomatique*, Janvier 2014.

L'expression de la culpabilité face à l'image que renvoie le dispositif devient impossible pour l'individu à refouler. Peut-être est-ce également un Réel inassimilable qui reste et pour lequel le Sujet doit « *faire-avec* » dans une expression paranoïaque pour certain et redoublant de violence pour d'autres.

IL FAUT BIEN CONCLURE...

Oui mais comment ?

En ce qui concerne Jonathan, qui s'est retrouvé seul milieu des autres et ne s'en était pas rendu compte ? Ou bien en ce qui concerne le sujet qui sait qu'il est seul, mais face à l'Institution doit surtout « *faire-avec* » ce Savoir ? Ou enfin, faire face à cette solitude plutôt que tenter de la retenir.

Il y a peut-être une autre manière de conclure dans ce rapport à la société et la solitude qui en découle, c'est le « *refoulement* » et la « *culpabilité* ». Pour Freud dans *Malaise dans la civilisation* (1929), pour fonder une société<sup>15</sup>, il faut juguler l'agressivité. En premier lieu Sigmund Freud va considérer qu'il faut inhiber la libido (canaliser la pulsion érotique) pour la mettre au service du lien social, en stimulant des relations entre les uns et les autres : le « *refoulement* » ; c'est également ce que l'on trouve plus tôt chez Émile Durkheim (1858-1917) dans *De la division du travail social* en 1893 avec l'introduction du *Droit*. Cependant cette condition (« *refoulement* » pour Freud ou « *l'introduction du Droit* » pour Durkheim) si elle semble nécessaire n'est pas suffisante.

La société, en second lieu, doit introduire la « *culpabilité* » pour mettre en échec son agressivité. La *conscience morale* n'est que l'intériorisation de cette agressivité retournée contre soi-même (face au refoulement). Pour Émile Durkheim, c'est la « *valeur morale* » comme le besoin d'une société pour maintenir une *solidarité sociale* et un ensemble cohérent qu'il proposera. C'est finalement un système de *droits* et de *devoirs* qui lie durablement les hommes les uns aux autres. Ce qui n'est pas si éloigné de ce que dira Freud plus tard en 1929 :

« [...] il semble presque que la création d'une grande communauté humaine aurait plus de chance de réussir si l'on n'avait pas à se soucier du bonheur de l'individu »<sup>16</sup>.

Cependant ce qui nous préoccupe, n'est-ce pas alors cette « *culpabilité* » qui fait lien ici et qui semble impossible à refouler ? Ce qui n'est pas sans rappeler ce que développe Delphine Scotto concernant la « *honte* » dans le cas d'une séparation impossible. C'est alors une solitude à prendre du côté imaginaire, du côté imaginaire de la honte :

«... la honte freudienne articulée au versant imaginaire et arrimée à la culpabilité, c'est-à-dire celle dont le fondement est le refoulement du sexuel – expression du désir incestueux – dont Freud va en élaborer les formations réactionnelles durant la période de latence, comme la pudeur et le dégoût. »<sup>17</sup>

Si ce n'est que le refoulement de la culpabilité devient impossible dans cette hypothèse d'une solitude face à la société puisqu'elle est constamment sollicitée. Mais c'est alors, toujours pour Delphine Scotto une *hontologie* avec un « *h* » au sens lacanien :

« D'autre part, la honte lacanienne dans son articulation au champ du réel, nommée comme telle « *hontologie* » dans un néologisme qui rend compte de la « *honte de vivre* » intrinsèque à chaque être et qui renchérit sur « la honte de l'être » au sens de Heidegger : l'être fait la découverte de lui-même comme présence incontournable et doit assumer de vivre son être de vivant jusqu'à la nausée. »<sup>18</sup>

15 « *Le lien social est évoqué par les sociologues du XXème siècle comme un monde de rapport symbolique qui dépassent l'individu. Pour Durkheim déjà, la société permet un langage et elle rendrait compte d'un lien social, organisé par le langage.* » (POGGI, HAM, 2014)

16 Freud S. (1929), *Le malaise dans la culture*, PUF, 2004 : Paris, p.84.

17 Scotto DI VETTIMO Delphine, « *Psychose ou l'impossible séparation* », *Cahiers de psychologie clinique* 2/ 2008 (n° 31), p. 147-164, URL : [www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm](http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm). DOI : 10.3917/cpc.031.0147

18 Scotto DI VETTIMO Delphine, « *Psychose ou l'impossible séparation* », *Cahiers de psychologie clinique* 2/ 2008 (n° 31), p. 147-164, URL : [www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm](http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm). DOI : 10.3917/cpc.031.0147

Et finalement faire avec cette image renvoyée par la société... qui n'est qu'une image.

La solitude face à la société est alors une solitude face au « dispositif », à l'image d'une solitude ontologique. Si l'on désigne par « *solitude ontologique* » une impossibilité pour le sujet ; celle d'accéder au sujet dans l'autre.

Puis, d'une solitude ontologique à une solitude « *hontologique* » au sens lacanien il n'y a qu'un pas ! Celui de l'image qui nous renverrait au dispositif lorsque cette solitude nous pousse follement à vouloir devenir « acteur » alors qu'être « spectateur » serait plus subversif ? C'est-à-dire une image impossible à refouler et ne laisserait qu'une forme de reconnaissance par le sujet de sa culpabilité, de sa « honte de soi » pour laquelle :

« La honte en tant qu'affect ontologique, est dans ce cas honte d'une laideur aliénante, d'une laideur « *hontologique* » qui nie toutes mes possibilités. »<sup>19</sup>

Comme l'écrit Marie-José Mondzain dans « *Homo Spectator*<sup>20</sup> » : « *C'est la barbarie qui menace un monde sans spectateur* » ; notamment lorsque l'*hyper-sollicitation* de l'industrie du spectacle, de la *société du spectacle*, fini par anéantir le spectateur devenu « public ».

Et finalement nous concluons aussi comme nous avons débuté sur ces vers d'Alan Pelhon (*Òme siás solet*, 1989), d'Alain Peglion en français :

« *Òme siás solet*  
*E se pastrolhes sus de plaças vuèi*  
*Emé d'aucèus perduts*  
*Òme siás solet*  
*Solet a emparar la draia*  
*Dei jorns espelhats*

*Solet per escotar la dolor*  
*Que non vòu s'enanar*  
*Crepar lo tieu còr* »<sup>21</sup>

#### BIBLIOGRAPHIE.

Agamben Giorgio, Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie In *Le Monde Diplomatique*, Janvier 2014.

BAUDRILLARD Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983 : Paris, 210p.

Durkeim E. 1893. *De la division du travail social : livres I* [ouvrage en ligne]. Université du Québec à Chicoutimi, 08-07-2008. [ref. du 16-10-2008]. 206p. Format DOC Disponible sur : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.dell>

Durkeim E. 1893. *De la division du travail social : livres II et III* [ouvrage en ligne]. Université du Québec à Chicoutimi, 08-07-2008. [ref. du 16-10-2008]. 145p. Format DOC Disponible sur : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.dell>

Foucault Michel Entretien avec Colas D., Grosrichard A., Le

19 SAGAERT Claudine, « De la laideur au suicide », dans *revue d'Interrogations ?*, N°14. Le suicide, juin 2012

[en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/De-la-laideur-au-suicide> (Consulté le 6 mars 2015).

20 Mondzain Marie-José, *Homo Spectator*, Bayard, 2007 : Paris, 272p.

21 « *Homme tu es seul*  
*Et si tu discutes sur des places*  
*vides*  
*Avec des oiseaux perdus*  
*Homme tu es seul*  
*Seul à apprendre le chemin*  
*Des jours dépouillés*  
*Seul pour écouter la douleur*  
*Qui ne veut pas partir*  
*Tuer ton coeur.* »

Gaufey G., Livi J., Miller G., Miller J., Miller J.-A., Millot C., Majeman G. : Le jeu de Michel Foucault In *Ornicar ?*, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93.

Freud S. (1929), *Le malaise dans la culture*, PUF, 2004 : Paris, 92p.

Lacan Jacques, *Séminaire XIX —... ou Pire*, non-publié, 1971-1972.

Mondzain Marie-José, *Homo Spectator*, Bayard, 2007 : Paris, 272p.

Pelhon Alan, *Coma una música*, Z'édicions, 1989 : Nice, 101p.

Sagaert Claudine, « De la laideur au suicide », dans *revue ¿ Interrogations ?*, N°14. Le suicide, juin 2012 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/De-la-laideur-au-suicide> (Consulté le 6 mars 2015).

Scotto Di Vettimo Delphine, « Psychose ou l'impossible séparation », *Cahiers de psychologie clinique* 2/2008 (n° 31), p. 147-164, URL : [www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm](http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm). DOI : 10.3917/cpc.031.0147

Winnicott Donald W., *La capacité d'être seul*, Payot & Rivages, 2012 : Paris, 109p.